

LE DYNAMITEUR FEUILLETON'S DE L'ABEILLE

—Ah! senor, dit-elle avec gravité, vous qui semblez si simple, si bon, voilà que vous vous mettez à faire des compliments. J'avais entendu dire que les gentlemen anglais étaient des amis sûrs, respectueux, honnêtes. Ne cherchez pas à me plaire en copiant les grâces de mes compatriotes. Soyez vous-même le franc, honnête et brave Anglais qu'on m'a dépeint de ma plus tendre enfance et que j'ai toujours désiré rencontrer. Votre caractère national, sérieux et modeste, vous convient beaucoup mieux.

Tragique alors une ligne imaginaire de son pied chaussé d'une mince pantoufle.

—Voici la limite du terrain commun: là, au bord de ma fenêtre, commence la frontière géographique. Il ne tient qu'à vous de me faire retirer dans mon fort; si, au contraire, nous devons être de loyaux amis anglais, je viendrai vous trouver ici quand je ne serai pas trop fatiguée; je vous permettrais d'approcher votre fauteuil de la fenêtre et de m'enseigner les manières anglaises pendant que je travaillerai. Vous aurez en moi une écolière capable de grands progrès, car j'ai un vif désir de m'instruire. Savez-vous bien que tout me porte à croire que j'ai déjà saisi quelque chose de votre alphabet anglais? Ma manière d'être n'est-elle pas déjà plus ouverte, plus libre qu'à notre première entrevue?

Elle fut un radioux sourire et, avant que le jeune homme eût pu trouver une parole, elle s'était évanouie comme une ombre derrière le rideau.

Le lendemain, Harry consuma en vain une once de tabac sur la terrasse neutre; aucune apparition ne vint récompenser ses peines. Le jour suivant, il pleuvait; puis le jour, ni les occupations, ni la misère en perspective ne pouvaient le faire renoncer au service de sa dame; drapé dans un long ulster au collet relevé, il monta la garde le long de la balustrade, attendant un sourire de la fortune. Tout à coup, la fenêtre s'ouvrit et la belle Cubaine parut sur la frontière géographique.

—Approchez, dit-elle; viens de ma fenêtre, la petite vierge vous arrêtera un peu.

Et elle lui tendit gracieusement une chaise pliante. Comme il s'assoyait, tout heureux et timide, le renflement de sa poche lui rappela qu'il n'était pas venu les mains vides.

—J'ai pris la liberté, dit-il, de vous apporter un petit livre. J'ai pensé à vous en voyant à l'étalage, parce qu'il est en espagnol.

En disant ces mots, il lui plaça le petit volume dans la main. Elle tourna les pages et une vive rougeur, mais passagère autant que vive, colora sa joue.

—Vous êtes fâchée? s'écria-t-il au désespoir.

—Non senor, répondit-elle. Je suis confuse et bêteuse, parce que je vous ai trompé. L'espagnol... l'espagnol est votre dote ma langue maternelle... Votre dote ne devrait en avoir à mes yeux que plus de valeur, mais, hélas! comment vous avouer la vérité, l'humiliante vérité: je ne sais pas lire!

La belle Cubaine baissa la tête. Puis, poussant la fenêtre grande ouverte d'un geste large et noble:

—Entrez, senor, dit-elle; il est arrivé, ce moment auquel je n'ai jamais songé sans alarme, le moment où deux alternatives se présentent à moi: ou risquer de perdre votre amitié, ou vous conter sans rien déguiser l'histoire de ma vie.

Ce fut avec respect que Harry entra dans la chambre. Une débâche mirabelle d'ornements et de couleurs avait présidé au désordre élégant et étudié de cette pièce. Elle était encombrée d'effets de prix, de fourrures, de tapis, et des bibelots riches et curieux traitaient partout: des éventails sur la cheminée, une lampe antique sur la console, sur la table une noix de coco à monture d'argent remplie de pierres précieuses. La belle Cubaine montra un fauteuil à Harry, se laissa tomber dans un autre et commença ainsi son histoire:

CUNARD En France en 6 jours ou moins, sur un des "Trois Grands" partant chaque Mardi pour Cherbourg. BERENGARIA AQUITANIA MAURETANIA Courtoisie. Confort. Cuisine par excellence. Renseignements chez l'agent de la Cie Cunard, 206 Rue St. Charles, Nouvelle-Orléans, Louisiane.

ment fatal fut arrivé, je reçus sur mes lèvres son dernier souf- fle, ignorant encore qu'elle était esclave, hélas! et la maîtresse de mon père. Sa mort, qui survint quand j'avais seize ans, fut le premier chagrin de ma vie; elle enleva à notre foyer sa douceur et son charme et opéra en mon père un changement tragique et durable. Des mois s'écoulèrent; la plantation se couvrait de nouvelles et souriantes moissons; les nègres du domaine avaient déjà oublié ma mère et m'obéissaient comme ils lui avaient obéi; mais, de jour en jour, le front du senor Valdevia s'assombrait. Même du temps de ma mère, ses absences du loisir étaient fréquentes, car il faisait le commerce de pierres précieuses à la Havane; mais maintenant il était presque toujours au loin; quand il rentrait, ce n'était que pour une nuit, et son aspect était celui d'un homme accablé par la fortune adverse.

L'endroit où je suis née et où j'ai passé ma jeunesse est une île des Caraïbes, à une demi-heure, en canot, des côtes de Cuba, rocaillieuse, accidentée, et abandonnée à la nature.—La maison, construction basse, entourée de spacieuses verandas, regardait la mer dans la direction de Cuba. Les brises marines lui arrivaient doucement. Derrière et à gauche, le quartier des nègres et les champs magnifiques couvraient la huitième partie de l'île. A droite, jusqu'aux limites du jardin, s'étendait un vaste marais pestilentiel, ombragé de forêts épaisses, exhalant la fièvre, et où pullulaient les huîtres empoisonnées, les crabes venimeux, les serpents, les alligators, d'étranges poissons et d'immenses reptiles. Dans la profondeur de cette jungle, nul ne pouvait pénétrer s'il n'avait du sang africain dans les veines; un ennemi invisible, inexorable, guettait l'Européen, et l'air même était la mort.

Un matin, sortant de ma chambre au point du jour, je ne trouvais pas un serviteur qui répondit à mon appel. Je fis le tour de la maison, personne, et ma surprise devint bientôt de la frayeur lorsque, arrivée à une grande cour entourée de verandas, je la trouvai pleine de nègres. A non arrivée, nul ne parut remarquer ma présence. Ils n'avaient d'yeux et d'oreilles que pour une seule personne: une femme, vêtue avec richesse et avec goût, à la démarche élégante, à la voix harmonieuse; en laidie moins par les années que par l'orgueil et les plus cruelles passions; son visage aurait eu encore quelque charme si l'éclat diabolique de son regard n'avait révélé la noirceur de son âme. Ce fut, je pense, par quelque émanation de cette âme perverse que je ressentis à son approche une indicible répulsion; certains reptiles nous fascinent; ainsi cette femme m'entraînait, pour ainsi dire. Mais je suis vaillante; je foulai aux pieds ma faiblesse et, me frayant un chemin à travers les esclaves, je demandai d'un ton impérieux: Quelle est cette femme?

Une jeune esclave murmura à mon oreille de me tenir sur mes gardes, car c'était Mme Mendizabal; mais le nom n'était inconnu.

Pendant ce temps, la femme, un longon à la main, me toisait des pieds à la tête.

—Jeune femme, dit-elle enfin, je connais la manière de traiter les esclaves rebelles et je mets ma gloire à dompter les caractères les plus opiniâtres. Réellement, vous me tentez. Si je n'avais sous la main des affaires de bien autre importance, je vous achèterais certainement à la vente des biens de votre père.

—Madame... commençai-je; mais ma voix s'étrangla. —Est-il croyable que vous ne connaissiez pas votre position? répondit-elle avec un rire venimeux. Ce serait du plus haut comique! Vraiment, il faut que je l'achète. Quelques ta- blets d'argent, je suppose? ajouta-t-elle en se tournant vers les esclaves. Plusieurs lui assurèrent que la jeune maîtresse avait été élevée comme une dame. —Elle fera très bien mon affaire dans ma maison de commerce de la Havane, dit la senora Mendizabal, et je prendrai un vrai plaisir, poursuivit-elle en s'adressant à moi, à vous faire faire connaissance avec la manière de mon fouet. Et un sourire de volupté féroce passa sur ses traits. Alors la voix me revint avec la colère. Appelant par leur nom mes esclaves particuliers, je leur ordonnai de chasser cette femme de la maison. Mais, tout d'une voix, ils s'écrièrent qu'ils ne pouvaient obéir; ils se pressèrent autour de moi, me suppliant d'être raisonnable; et lorsque je persistais dans ma résolution, ils s'accablèrent de moi comme si j'avais blasphémé. Un respect superstitieux environnait évidemment cette étrangère; je n'avais, pour m'en convaincre, qu'à regarder l'inquiétude peinte en ce moment sur tous les visages. Je levai de nouveau les yeux sur Mme Mendizabal. Elle était très calme et m'observait à travers son longon avec un sourire de mépris. Voyant toutes mes menaces vaines, un cri s'échappa de mes lèvres, un cri de fureur, de honte, de désespoir, et je m'enfuis sans savoir où j'allais.

M. et Mme Albert Grandmain



Nous avons ici une photographie de M. Albert Grandmain et de Mme Grandmain, née Brithe Schmitte, de Paris. La fiancée est arrivée lundi de France pour rejoindre le jeune homme, citoyen américain. Elle est arrivée sur le paquebot La Salle. Le mariage a eu lieu dans l'après midi du 2 juillet.

Ma course folle me conduisit sur la plage. Ma tête tournait, mon sang brûlait mes veines. Qui était cette femme? d'où tenait-elle le pouvoir qu'elle exerçait sur mes nègres? Pourquoi m'avait-elle parlé comme à une esclave? Je voulais-elle dire par la vente des biens de mon père? Je ne pouvais trouver de réponse à une seule de ces questions, et tout était confusion et trouble devant mes yeux.

Je courais encore au bord des flots, transportée de colère et de terreur, lorsque j'aperçus mon père qui venait de débarquer et s'avancait à ma rencontre. Avec un cri déchirant, je tombai dans ses bras et je sanglotai à fendre l'âme. Il chercha à me consoler, mais d'un air un peu contraint et me demanda d'une voix exaspérée ce que signifiait cette explosion de larmes. Alors, d'un ton ferme, je lui dis qu'une étrangère était arrivée dans cette île—à ces mots, il me sembla le voir tressaillir, que l'étrangère s'appelait Mme Mendizabal, alors il me sembla troublé et rassuré tout à la fois; qu'elle m'avait in- suitée, traitée comme une esclave, avait assuré qu'elle m'achèterait et questionné mes esclaves sur mon compte en ma présence; qu'enfin, j'avais pris la fuite, folle de douleur, d'indignation et d'épouvante.

—Téresa, dit mon père d'une voix grave, je dois faire appel aujourd'hui à tout votre courage; j'ai bien des choses à vous apprendre. De cette Mendizabal d'abord, que dirai-je? comment vous apprendrai-je qui elle est? Il y a trente ans, c'était la plus jolie des esclaves; aujourd'hui, vous l'avez vue, dégradée par les vices et les métiers les plus infâmes, mais libre, riche et mariée, dit-on, à un homme honorable.—Dieu ait pitié de lui!—et exerçant sur ses anciens compagnons de captivité une influence illimitée et mystérieuse. On suppose que d'horribles rites ont affermi son empire sur ces êtres crédules, les rites de Hoodoo. Quoi qu'il en soit, le danger qui nous menace n'est pas de ce côté, et je vous prie de le jurer, vous ne tomberez jamais entre ses mains.

—Entre ses mains, mon père! m'écriai-je. Il y avait donc quelque chose de vrai dans ses paroles? Suis-je... —Je vais tout vous dire, répliqua-t-il. Votre mère était une esclave; j'avais l'intention, aussitôt ma fortune faite, de me retirer sur le sol libre de l'Angleterre, où la loi m'aurait permis de l'épouser; intention trop longtemps différée, car la mort la frappa au moment où tout était prêt pour le départ.

Je venais des larmes de pitié sur les chagrins de mes malheureux parents. —Mais laissons cela, reprit mon père; mes regrets ne peuvent racher le passé. Aujourd'hui, Téresa, il me reste à accomplir sans délai une tâche qui est encore réalisable: celle de vous rendre la liberté.

Je commençai à le remercier avec effusion. —La maladie de votre mère, dit-il, a exigé le sacrifice de tout mon temps. Mes affaires à la ville ont dû être confiées à des subalternes incapables; mon habileté dans le manie- ment des affaires, mes connaissances dans le trafic des pierres précieuses, tout cela a manqué trop longtemps à la conduite de ma maison. Téresa, je suis ruiné. —Qu'importe? m'écriai-je, qu'im- porte la pauvreté si nous restons notre amour mutuel? A Suivre DIX-HUIT-DOIGTS Paris.—A. Nowland, en Norvège, vit une famille de vingt-quatre membres présentant cette particularité d'avoir neuf doigts par main. On estime à pas plus de 1,000 tem- pêtes à la fois sur la surface du

LE BLASPHEME

Il existe encore, en Angleterre, une loi contre le blasphème. Lord Russell, à l'une des dernières séances de la Chambre des lords, en a demandé l'abrogation. Sa proposition a été combattue non seulement par l'archevêque anglican de Cantebéry mais par un membre laïque du pe- rage, lord Onslow, parlant au nom du gouvernement. La même Assemblée a maintenu la loi. D'ailleurs, il est bien rare qu'on abroge quoi que ce soit dans la traditionnelle Angle- terre, où les évolutions profondes n'excluent pas la conservation des formes rituelles et des vieux us. Sui- vant une remarque de M. Anatole France, on peut à la rigueur conce- voir que le régime communiste s'y établisse un jour, mais non point qu'il dispense ses magistrats de siéger en perrique. Au surplus cette loi sur le blasphème n'est pas trop dra- conienne: elle ne comporte qu'une amende de quelques shillings; et en- core ne semble-t-il pas qu'elle soit très rigoureusement appliquée. Le Figaro de Beaumarchais résumait la langue anglaise dans le "Goddam", qui sans doute fut usité à son épo- que, malgré la loi, est tombé en désuétude, mais a été remplacé par le "Damn it!" qui met bien le Créateur en cause, car qui donc, sinon lui, aurait le pouvoir de damner? En outre, "damned" et "bloody" (qui est hor- rible, paraît-il) accompagnent comme des épithètes plus qu'homériques à peu près chaque nom propre ou commun dans la langue courante des gens de la basse classe. Si le Trésor de Sa Majesté encaissait seulement un shilling chaque fois que retentis- sent sur le territoire britannique ce "damned" ou ce "bloody" (qui n'a guère de sens pour nous, mais scan- dalise encore les oreilles anglaises, bien qu'on en fasse outre-Manche une énorme consommation), la recette serait certainement suffisante pour permettre au moins la suppression de l'"income-tax." Mais ce serait pas un impôt démocratique; ce serait même un impôt fort impopulaire. Aussi préfère-t-on ne pas le perce- voir, et se contenter de garder le principe, qui dans ces conditions, n'a pas grand inconvénient.

Il y a eu autrefois en France des lois terribles contre le blasphème et contre le sacrilège, qui est un blas- phème en acte, et peut d'ailleurs se commettre aussi par omission. Le jeune chevalier de la Barre (dix- huit ans) a été exécuté pour avoir omis de saluer une procession, et dé- gradé un crucifix. Sur le premier point, peut-être dans cette procession ne connaissait-il personne et, comme les femmes ne sont pas admises dans le clergé, il pouvait n'avoir pas eu l'occasion d'imiter Louis XIV, qui saluait même les femmes de chambre. Sur le second point, il avait eu grand tort, mais cet enfantillage ne méritait peut-être pas la peine capitale. Ces lois furent naturellement abolies par la Révolution. La Restauration rétablit la fameuse loi du sacrilège, malgré Royer-Collard, qui était pour- tant catholique, mais non de la "Con- grégation", comme on disait alors. Depuis 1830, c'est de nouveau le droit commun. L'exercice des cultes, est protégé, à bon droit, et un Poly- cecte libre penseur passerait à juste titre, en correctionnelle pour avoir troublé la liberté d'un certain nom- bre de ses concitoyens et détérioré des objets qui ne lui appartenaient point. Quant au blasphème, ce n'est plus un délit, et les poètes peuvent librement blasphémer en vers, si c'est leur opinion. Ni Vigny, ni Richen- mont n'ont été poursuivis. (Le second ne l'a été que pour une pièce de la "Chanson des gueux", où il n'était pas question de divinité, ni de son "silence éternel"). Et d'autre part les charretiers en difficulté avec leur attelage ou les étudiants en goguette peuvent éclater en jurons sur la voie publique sans que nul gardien de la paix s'en émeuve, à moins qu'il n'en résulte quelque tapage nocturne.

Un Peu de Tout

LA RECONNAISSANCE Le malade guéri.—Oh, docteur! comment pourrais-je jamais vous payer tout ce que je vous dois? Le médecin.—Oh! peu importe, en argent, en chèque ou en bon postal.

POUR LES DEBUTS —Quelle est la meilleure quali- fication pour faire un bon journaliste? —Il faut avoir un très petit ap- pêt.

LES FRUITS La bonne.—Bais-tu ce qui arrive aux petits garçons qui mangent au- tant de dattes que toi? Marcel.—Oui... ils deviennent des calendriers.

LA PRESCRIPTION Le malade.—Oh, docteur, j'ai ou- blié de vous demander la prescrip- tion pour le remède que vous m'avez ordonné pour mes yeux! Le médecin.—Eh bien? Le malade.—Dois-je le mettre dans mes yeux avant ou après les repas?

NOS JARDINS —Eh bien, est-ce que la laitue que vous avez plantée dans votre jardin est bien venue? —Non, ma femme l'a fait mourir. —Comment cela? —Elle a tiré dessus pour savoir si elle poussait.

LA POSTE —Je ne mets jamais de timbre poste sur mes lettres. —Pourquoi cela? —De cette manière je suis certain que les postes en prendront bien soin pour se faire payer.

SON AVENIR Le cavalier de la sœur.—Eh bien, petit ami, qu'est-ce tu crois que tu seras lorsque tu seras grand? Le petit frère.—Je serai votre beau-frère.

SU REMEDE Edmond.—Tu as un mal de tête? Moi, lorsque j'ai mal à la tête, je vais trouver ma femme, je lui fais une déclaration d'amour et mon mal de tête disparaît comme par enchantement. Lucien.—Donne-moi ton adresse!

SON GENRE —Quel genre de type est-ce? —C'est un type qui s'occupe à tou- jours du tabouret lorsqu'il y a un piano à déménager.

LA PREUVE Le patron.—Chaque fois que j'en- tre ici je vous trouve endormi. L'employé.—Ceci prouve, monsieur, que j'ai la conscience tran- quille.

LES BEAUX REVES Le visiteur, à la prison.—Faites- vous de beaux rêves quelquefois? Le condamné.—Oui, monsieur. Ainsi, la nuit dernière, j'ai rêvé que mon propriétaire me jetait dehors.

LA SURPRISE Jules.—C'est l'anniversaire de naissance de ma fiancée demain, et je voudrais lui causer une surprise. Charles.—Pourquoi ne lui avouez- tu pas ton âge?

A LA CAMPAGNE L'oncle.—Maintenant, ma petite fille, je vais te montrer comment traite une vache. La nièce.—Oh, j'ai trop peur, j'ai- merais mieux commencer avec le petit veau.

LES NOUVEAUX REMEDES Le client.—Docteur, vous vous rappelez qu'il y a un an vous m'avez posé des glandes de ainge? Le médecin.—Oui, je me rappelle. Le client.—Eh bien, je viens vous annoncer que je suis le père d'un gros bébé!

Le médecin.—Un garçon ou une fille? Le client.—Nous ne le savons pas encore, il n'a pas voulu descendre de l'électrolier où il a grimpé en venant au monde.

EN CHEMIN DE FER Le voyageur.—Ne m'avez-vous pas dit que la locomotive est placée à l'arrière du train? Le conducteur.—Oui, monsieur. Nous avons une locomotive à l'avant et une autre à l'arrière.

Le voyageur.—Oh, alors, il va fal- loir que je débarque. Je ne puis me tenir avec le dos à la locomotive.

UN HOMME PREvenu Bébé s'amuse sur la table et son père lui dit de bien faire attention, car il va sûrement tomber. Bébé ne suit pas les conseils de son papa et tombe à terre. Se relevant en pleu- rant, il dit à son papa: —Pourquoi ne m'as-tu pas pris, tu savais que je tomberais, c'est toi qui me l'as dit!

FAONC ORIGINAL. Edmond.—Mademoiselle, aimeriez-vous avoir un singe? Madeleine.—Voilà la première fois qu'on me demande en mariage ainsi!

DISPUTE —Notre maire est un homme éga- rant. —Le nôtre aussi. —Il a une montre et une chaîne. —Le nôtre n'a pas besoin de chaîne, on le laisse libre.

Une Drole de Petite Rue

Elle s'appelle la rue Verniquet. C'est une petite rue propre, bien pavée, rectiligne, qui s'amorce au bout de la rue Alphonse-de-Neuville, en face du monument d'Eugène Fla- chat, non loin de l'hôtel couleur sa- fran de Sacha Guitry, et qui, lon- geant la grille du chemin de fer de Ceinture, va aboutir aux fortifica- tions de Paris.

Sans boutiques, bordée de beaux immeubles et de petits hôtels, la rue Verniquet fut longtemps, à cause du néant de son trafic commercial et de sa quasi-inutilité en tant que voie de communication, une des rues les plus désertes et les plus tranquilles de la Capitale.

Dans le siècle du tintamarre, de l'agitation et de l'anomalie hurlante et cela ne pouvait pas durer: la rue Verni- quet est à présent une des rues les plus étrangement, les plus coraça- ment animées du quartier, et elle doit ce changement radical de son aspect justement à sa tranquillité primitive et à son caractère de voie tout ce qu'il y a de moins "passan- te." A cause de sa situation topo- graphique qui l'isole du monde grouil- lant, elle a été, en effet, octroyée par l'autorité aux écoles de chauffeurs comme champ de manœuvre, et c'est dans sa largeur moyenne que les ap- prentis, candidats au permis de con- duire, viennent apprendre à tourner sur place en usant de la marche ar- rière, cette version grecque du bacca- lauréat automobile, ce "bec de gaz" des examens spéciaux.

Toute la journée les moniteurs— dont la rue Verniquet est le sief sans agents tracassiers par consentement de la Préfecture—les moniteurs, dis- je, viennent là avec leurs grappes d'élèves ou leurs "leçons particu- lières," éventuels conducteurs de taxis, bourgeois ou jeunes filles en instance de voiturette, et la même comédie hilarante se joue du matin au soir presque sans interruption. Le néophyte au volant doit virer dans l'espace limité; l'exercice est classique: lorsque les roues de devant ont abordé le trottoir il doit faire marche arrière, braquer la direction, prendre le contact de l'autre trot- toir avec les roues motrices, repren- dre la marche avant, et répéter le petit jeu autant de fois qu'il est né- cessaire pour tourner normalement.

Mais ces apprentis chauffeurs sont, dit-on, curieux et ineffable spec- tacle à certains moments, digne de la piste d'un cirque. Médrano, ce celui de ces autos enchevêtrés, capot contre capot, ou caisse contre caisse, sur quoi de malheureux aux traits crispés par un effort de volonté et de réflexion, perdant la tête, opèrent au petit bonheur de gringants change- ments de vitesse, se trompent de leviers ou de pédales, prennent l'ac- célérateur pour le frein, se perchent de l'avant ou de l'arrière sur le bord du trottoir, quand ils ne l'escaladent point brusquement, tout cela pendant que les professeurs, parfois nerveux, les ahurissent de leurs recommanda- tions.

—Embrayez!... Asses!... Dé- brayez à présent... Mais débrayez donc!... Et freinez, sapristi!... Bon, le moteur est calé! Telle est la rue Verniquet, drôle de voie qui doit paradoxalement son encombrement artificiel à son aspect désertique primitif, son atmosphère bruyante actuelle à son silence de jadis, son récent caractère de pas- sage dangereux à une longue sécuri- té perimée.

Et pour comble—car l'adjectif de Gavroche n'est pas long à adapter le nom à l'objet—les moniteurs parigots ont tout naturellement baptisé la malheureuse rue, école exclusive des virages: la rue Tourniquet!

LES SOUHAITS DE L'AMIRAL LONG

L'Amiral Long, qui participe comme on sait aux fêtes du Memorial Day, en France, avec ses marins de l'escadre de la Méditerranée, a bien voulu envoyer au Figaro le message suivant: —Tout bon Américain désire rentrer en France; étant bon Américain, me voici, une fois de plus, dans votre beau pays. Et vous pouvez être bien sûr que j'y serai chaque fois qu'il me sera possible. Ce sera me fait le plus grand plaisir, c'est de voir la France toujours debout et toujours marchant ep avant.

LA PROHIBITION

Les Etats-Unis et la Turquie sont deux pays ayant quelques affinités, en fait de prohibition. Dans les deux pays on cherche à appliquer la loi et dans aucun on n'y réussit. C'est ainsi que l'on mande de Constantinople que la date d'entrée en vigueur de la prohibition fixée au 16 juin a été remise au 1er août. C'est le deuxième ajournement. Aux Etats-Unis on ne signale rien de très important sur ce sujet. La Women's Christian Temperance Union de la Pensylvanie a, on le sait, l'intention de réunir \$250,000 par souscription publique pour assurer l'application de la prohibition. Victoire! Un dollar a déjà été souscrit et adressé au gouverneur de l'Etat. Un coffre-fort manufacturé en Australie chloroforme immédiate- ment le voleur qui s'introduit à l'in- térieur.

FAITS DIVERS

La "Vieille-France" d'Urban Go- hier demande avec instance au gou- vernement français de déporter les agitateurs communistes de France en Russie pour leur permettre d'y vi- vre selon leur foi, avec les kamara- des selon leur cœur." On ne les priverait pas de leur patrie, dit Go- hier, puisqu'ils prétendent n'avoir pas de patrie. On les mettrait en de- meure de se montrer logiques. Et le directeur de la "Vieille-France" ajoute que si tous les pays traitaient ainsi leurs communistes, la propagan- de de ces derniers ne durerait pas longtemps. Qui soutiendra qu'il a tort!

Un savant chinois qui s'appelle le docteur Fou (mais qui n'est pas plus pour cela), vient de composer un alphabet ne comportant que 39 lettres, et qui servira à écrire les mots chinois à la méthode occiden- tale. Voilà ce qui signifie simplifier les choses; car, jusqu'ici, pour lire le chinois, il ne fallait pas connaître moins de 35,000 signes particuliers. Malgré tout cela, il est bien probable que les gens continueront à recher- cher leurs distractions intellectuelles ailleurs que dans la langue de Con- fucius.

Berlin. La "Reichsbank" vient de fixer à 150,000 marks la valeur du dollar. Un rapport officiel indique que l'Allemagne a maintenant plus de treize trillions de marks-papier en circulation ou par le monde. La "Reichsbank" annonce qu'elle mettra bientôt en circulation une pièce de monnaie de 1,000 marks, soit l'équivalent d'environ deux-tiers de sou.

Le département du Commerce fait connaître que la production des au- tomobiles pour voyageurs et des ca- mions a atteint un nouveau record en mai. Un total de 350,180 auto- mobiles et 42,983 camions ont été construits contre 232,431 et 23,788 en mai 1922.

En Angleterre, il y a quelques mois, on a exécuté une femme convaincue d'avoir tué son mari, et, dans l'ouest canadien, tout récemment, une Italienne a subi le même sort. Chez nos voisins, la meurtrière Buzzi mourra de la main du bourreau. Les championnes du féminisme intégral finiront par n'avoir plus à se plain- dre, puisque l'Europe et l'Amérique sont en train de garantir aux fem- mes, jurque sur l'échafaud, toutes les "prérogatives" attribuées aux hommes!

Chantilly.—Dans le tournoi pour le championnat international du golf pour les femmes, Mlle Edith Cum- mings, de Chicago, a triomphé de Mlle Janine Gaveau, une des plus brillantes joueuses de golf en France.

Une dépêche de Londres annonce que Joe Beckett, le poids lourd bri- tannique, a définitivement décidé de combattre Carpentier le 26 juillet. Beckett ne pense pas être aboulonné prêt à cette époque mais il fera de son mieux.

Divorce Cause par la T. S. F.

Après les divorces causés par le golf, voici un cas de débauches mari- moniales dus à la T. S. F. Qui l'au- rait cru. Il y a une cinquante ans?!... Mme Eva O. Moore de South San Francisco demande le divorce contre son mari qui, dit-elle, l'a frappée en pleine figure, à plusieurs reprises parce qu'elle faisait marcher le gram- phone pendant qu'il écoutait les concerts du radio. Son mari, dit- elle, a la folle du radio.

Etes-vous étonné, demande cette dame

"Que j'ai confiance au Cardui," —Elle était si faible qu'elle dut s'aliter—Lisez donc sa narration. "Onawatomie, Kansas.—Mme E. E. Kost, qui habitait dans le temps l'Illinois, dit: "Nous sommes venus dans cet état il y a onze ans et j'étais en bonne santé pour longtemps, ce pendant il y a un peu plus d'un an je devins malade. "Je devins si faible que je ne pou- vais plus rien faire, je ne pouvais me tenir debout. Je dus m'aliter. "Je souffris beaucoup, j'étais ner- veuse à un tel point que je me cro- yais mourante. "J'essayais donc des médicaments et l'on fit bien attention à moi, mal- gré cela je ne puis me lever. "Je suis resté allité pendant trois mois, incapable de faire quoique ce soit. "Mon mari colle des affiches et distribue des circulaires. Un jour, comme il y avait un Ladies' Birthday Almanach parmi ses circulaires, je me mis à le lire et j'envoyais ensuite un membre de la famille pour m'ach- eter une bouteille de Cardui. Ils rièrent et dirent que je ne le pren- drai jamais. Mais j'en pris, je com- mençai par prendre une cuillerée de Cardui toutes les deux heures. "Je ne pris aucune autre médecine et je pris fidèlement le Cardui, et deux semaines après que j'eus pris la première cuillerée de Cardui, je puis me lever, me sentant beaucoup mieux que depuis des mois. "Je continuai jusqu'à ce que je devienne en parfaite santé. Etes- vous étonné que j'ai confiance en Cardui. Et je suis certaine qu'il n'y a pas de meilleurs toniques pour les femmes que le Cardui. "Tous les autres médicaments vendent le Cardui, pour les femmes.—Adv.